

XYZ. La revue de la nouvelle

En attendant la pluie

Aude



Numéro 82, été 2005

Pluie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3309ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Aude (2005). En attendant la pluie. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (82), 25–27.

En attendant la pluie

Aude

Ils attendent la pluie dans ce pays où il ne pleut jamais, où le désert s'étale, mortel, à perte de vue.

Ils voudraient sortir de l'ombre maigre et cuisante où ils ont vainement cherché refuge. Fuir. Échapper à cet enfer et retourner dans leur si rassurant ailleurs où l'air est respirable et où l'on peut marcher à découvert sans craindre le dessèchement rapide ou le massacre.

Ils n'osent plus franchir la moindre distance. L'air est si brûlant et sec que leur peau cloque et craquelle de partout.

Les gorges se sont tues, brûlées. Les yeux sont presque fermés, asséchés, mal abrités par les minces paupières devenues friables.

Ces deux hommes bougent à peine, recroquevillés sous ce qui reste de leur camion calciné, ne se déplaçant que pour éviter l'inexorable course du soleil qui les cherche lentement, tout au long des heures, tournant sans fin autour de la carcasse métallique, cherchant à se faufiler dessous, à les atteindre de sa langue de feu, à les incinérer vivants, patiemment.

Ils attendent une nuit qui ne vient plus depuis des jours. Car le soleil ne se couche plus, obsédé par ces hommes qu'il traque sans répit, qu'il veut décharner jusqu'à l'os, puis fossiliser, pour la mémoire.

Pourtant, ces photographes ne sont venus ici que pour voir et témoigner fidèlement, par leurs photos, de ce qui se joue d'effroyable dans ces pays qu'on préfère oublier.

Ils font cela depuis plusieurs années. Au début, ils y croyaient vraiment. Ils revenaient terrassés de ces voyages, atterrés par les photos qu'ils en rapportaient.

Ils y croient encore, mais quelque chose a changé en eux, imperceptiblement. Ça ne se voit pas, mais eux le savent. Ils ne s'en parlent jamais, ni à personne d'autre, mais ils vibrent au même diapason et ils le sentent. Plus la scène est horrible,

insoutenable, plus l'excitation monte en eux, indécente, comme une avidité de plus en plus grande devant l'horreur, parce que son effet s'est émoussé avec le temps et qu'il leur en faut des doses de plus en plus fortes.

Parfois, dans des situations de tension extrême, ils souhaitent en secret que le pire advienne, sous leurs yeux, que la bombe explose, que la terre s'ouvre, que le massacre ait lieu, alors que leurs caméras sont chargées à bloc et qu'ils sont les seuls à capter ces images inédites pour les montrer ensuite au monde entier.

Heureusement, ils ont eu la chance de se trouver, à plusieurs reprises, à l'endroit précis où ils devaient être, au bon moment, pour saisir l'innommable. Comme cet enfant éclatant, en plein soleil, sur une mine. Ou cet autre, qu'on ne verra malheureusement pas sur les clichés, gisant sous des tonnes de gravats tout au fond d'une mine, mais dont on verra la mère essayer de creuser la pierre de ses mains ensanglantées, la bouche ouverte sur des hurlements muets. Une photo mythique. Son visage, recouvert d'une poussière verdâtre, est un masque de bronze où les yeux, insoutenables, sont des tisons ardents dont la douleur ne s'éteindra jamais.



Des photos incroyables, dérangeantes, du grand art, comme les autres qu'ils ont prises et qui font le tour du monde.

Ces photos, je les regarderai moi aussi un jour, avec une émotion non feinte, dans cette revue coûteuse que j'achète régulièrement, malgré son prix, parce que je tiens à être bien informée, que je veux voir la réalité en face, la vraie, la crue, bien installée dans mon fauteuil de cuir moelleux, mon verre de porto à la main.

Je serai si absorbée dans la réflexion profonde que ces images éveilleront en moi que je ne m'apercevrai pas tout de suite que le soir tarde étrangement à venir, que le jour se prolonge indûment.

Peu à peu, les gens sortiront dans la rue, étonnés de la présence et de l'ardeur inhabituelles du soleil à cette heure et en cette saison.

Je sortirai aussi et me joindrai à eux.

Progressivement, l'étonnement fera place à l'inquiétude, se transformera ensuite en peur, puis en terreur devant la violence impitoyable du soleil.

Nous fuirons la lumière et nous nous engouffrerons dans l'ombre. Nous endosserons des armures inviolables pour ne pas être touchés. Nous nous enfermerons dans des chambres fortes impénétrables.

Et nous mourrons ainsi, en sécurité, blindés, prisonniers de nos abris, le cœur complètement desséché. Car aucune pluie jamais plus ne tombera sur nous pour nous laver de notre indifférence et de notre inertie.



Alors, il pleuvra peut-être, là-bas.